

GIOVANNI SEGANTINI

303

Est-ce que je pensais? je n'en sais rien; mais je sentais profondément; je souffrais, mais je ne connaissais pas la douleur. » A entendre par hasard des commères raconter les aventures d'un individu parti à pied de Milan pour la France, l'imagination du gamin s'éveille. L'idée de s'enfuir le travaille; il connaît le chemin; son père, sur la piazza Castello, ne lui a-t-il pas dit souvent: « Par là entrèrent victorieuses les troupes françaises et piémontaises; Napoléon I<sup>er</sup> a fait construire cet arc et cette route; la route à travers les montagnes conduit en France »? Les séductions de cet « à travers les montagnes » le décidèrent.

Si bien qu'un beau jour l'équipée a lieu. A peine sa sœur partie, le voilà sur la piazza Castello; il passe l'arc de triomphe et entame la route: « Je me rappelle que c'était une journée chaude, suffoquante; mais cette pleine lumière, ce soleil radieux, ces champs, ces arbres me donnaient une ivresse de joie qui me soulevait comme si j'avais des ailes; pourtant, lorsque mes pensées retournaient involontairement au palier d'où je regardais la cour par la fenêtre et à ma sœur, mon petit cœur se sentait comme pincé par le remords. Mais je cheminais, je cheminais toujours, grignotant mon pain et m'arrêtant seulement pour boire chaque fois que je voyais un ruisseau ou une fontaine; je traversai des villages quelconques, je crois de peu d'importance, car je n'en ai retenu aucune particularité notable. » Voilà que tombe une nuit de plomb: l'enfant marche encore, avec l'espérance de trouver quelque masure où passer la nuit; l'obscurité se fait si profonde que c'est à peine s'il voit son chemin, et de gros nuages s'amoncellent, et les petites jambes n'en peuvent plus de fatigue, et l'épuisement survient: l'enfant se laisse choir sur la route, près d'un gros tronc d'arbre.

Il se réveille sous une averse, au milieu de la nuit, transi et ruisselant d'eau, comme si on l'avait retiré d'un fossé; il peut à peine tenir les yeux ouverts, ébloui par la lumière d'une lanterne qu'on lui promène sur la figure. Un homme âgé et un jeune homme se concertent et le questionnent; bref, le gamin raconte son histoire; les deux paysans le déposent sur leur char et l'emmènent chez eux. Là, le petit Giovanni se réchauffe, mange à satiété et se repose. Le lendemain, il déclare que si on le ramène à Milan il se sauvera de nouveau. Mais les femmes, avec cet amour attendri qu'elles ont toutes en Italie pour n'importe quel enfant, intercèdent: il est maigre à faire peur, le pauvre orphelin; il a besoin de soleil; elles ne sont pourtant pas riches, mais on lui trouvera une occupation, de